

*Chôra
Conversations
pour une
Cérémonie
des vœux
à la Vienne*

Céline Domengie



Être quelque part

Être quelque part, habiter quelque part ne va pas de soi. On peut y être ou ne pas y être, c'est contingent. Le quelque part existe quoiqu'il en soit. Dans ce quelque part, il y a toujours une multitude de présences, de vies et d'histoires. La vie de l'un vaut celle d'un autre, qu'il soit humain, animal, végétal, minéral, qu'il soit eau, terre, air, feu. Offrir quelque chose à ce quelque part, c'est reconnaître l'existence de cette multitude. Au sein de ce quelque part, il y a toujours une rivière qui coule. Si l'on souhaite s'adresser à ce quelque part, elle est probablement une bonne porte-parole.

Dans le *Timée*, Platon décrit *Chôra* comme « un milieu spatial », à la fois l'empreinte des formes infligées par les quatre éléments (feu, terre, eau et air), et à la fois la matrice de ce qui advient.

Chôra est au cœur de ce mouvement contradictoire mais existentiel, qui reçoit et qui donne en même temps.

À Limoges,
— vendredi 10 janvier 2025

À l'attention de Mesdames et Messieurs les maires des
communes de la vallée de la Vienne

Madame le maire,

Monsieur le maire,

je suis artiste plasticienne et vous invite par ce courrier
à participer à la première cérémonie publique des vœux
à la rivière Vienne. Courant janvier, il est de coutume que les
maires présentent leurs vœux de bonne année aux habitantes
et habitants de leurs communes. C'est une façon conviviale et
généreuse de cultiver le lien entre les administrés et leurs élus
et de rappeler l'importance de bien vivre tous ensemble.

La cérémonie des vœux à la Vienne à laquelle je vous convie
est un geste artistique qui a pour intention de rappeler que
ce bien vivre ensemble n'est soutenable que si on lui associe
la présence de la rivière. L'eau des rivières n'est pas seulement
celle que l'on boit, celle qui arrose nos champs, celle qui donne
sa force aux moulins, celle qui façonne nos paysages...

Elle est surtout celle qui rend notre existence possible car elle
est nécessaire à la vie.

Cette cérémonie est un geste poétique et symbolique de
remerciement à la Vienne, laquelle permet à tous les habitants
de son bassin versant d'être vivants... Offrir ses vœux à la
rivière c'est donc aussi les offrir à toutes ces personnes.

Deux maires de deux communes qui bordent la Vienne sont
d'ores et déjà associés à cet événement, Ludovic Géraudie
pour le Palais-sur-Vienne ainsi que Philippe Barry pour Saint-
Priest-sous-Aixe.

Cette cérémonie se déroulera en deux temps et sur deux
localités. Premièrement entre le 27 janvier et le 31 janvier 2025
à la médiathèque du Palais-sur-Vienne où les habitantes et
habitants pourront déposer leurs vœux dans *Chôra*, une
sculpture de cire créée à cet effet. Puis le 1er février 2025
à 15 heures à Saint-Priest-sous-Aixe où nous offrirons à la
Vienne cette *Chôra* et tous les vœux qu'elle contient. Ce sera
aussi l'occasion de partager un verre de l'amitié. J'espère que
vous accueillerez cette invitation avec enthousiasme et je me
tiens à votre écoute pour toutes les questions.

Avec mes sincères salutations,

Céline Domengie

Céline Domengie : Pourquoi le texte de Marcel Mauss, l'*Essai sur le don*, est-il si important ?

Alain Caillé : C'est un texte important, peut-être le plus important de l'histoire de la philosophie morale et politique. C'est difficile de répondre en quelques mots, mais la réponse première est celle-ci. Mauss découvre les bases, les fondements empiriques de la morale universelle, c'est ce qu'il énonce dans l'*Essai sur le don* : « On touche là le roc de la morale universelle ». Cette morale universelle qu'il ne détaille pas énormément, mais dont on voit les contours, ce n'est pas comme souvent chez les philosophes le résultat d'une déduction a priori de grands principes posés au départ, c'est le constat de ce qui anime effectivement les humains. C'est-à-dire qu'on ne leur dit pas « voilà ce que vous devriez faire » mais on leur dit plutôt « voilà ce que vous faites depuis de millénaires », et à partir de ces pratiques concrètes, ancrées dans la réalité, on peut dégager l'idéal normatif qui devrait réguler ces pratiques. Ce qui est fascinant dans ce texte de Marcel Mauss (publié en 1924 – 1925) c'est qu'il réunit tout le savoir anthropologique de son temps, portant sur toutes les parties du monde, toutes les périodes de l'histoire de l'humanité, pour montrer que les rapports humains, dans ce qu'on peut appeler les sociétés premières, n'ont pas reposé sur le marché, sur le donnant-donnant, sur le troc, sur le contrat. Et c'est important de dire que ça ne repose pas sur le contrat parce que toutes les philosophies politiques modernes sont des philosophies du contrat social pour l'essentiel. À l'origine, il n'y a pas un contrat social passé entre des individus rationnels qui ne pensent qu'à leurs propres intérêts individuels, non, les rapports sociaux reposent sur ce que Mauss appelle la triple obligation de donner, recevoir et rendre. Autrement dit, sur l'obligation de se montrer généreux – généreux, est-ce qu'on l'est réellement, c'est une autre discussion – il y a un point de départ qui est très concret, c'est cette obligation de se montrer, de s'afficher généreux. Là on touche à une autre entrée dans la discussion. À partir du moment où on dit ça, on rejoint une série de discussions très importantes dans l'histoire de la philosophie des sciences sociales sur la structure du désir humain. Est-ce que les conduites humaines reposent sur le besoin économique, ou est-ce qu'elles ne reposeraient pas plutôt sur le désir de reconnaissance, sur la quête de reconnaissance ? Et je dirais

toutes régies par cette nécessité d'afficher sa valeur tout en reconnaissant celle de l'autre.

Dans cette espèce de jeu paradoxal, je te donne quelque chose, en te donnant quelque chose je reconnais ta valeur, mais en même temps j'affirme la mienne. À partir de là, on peut dériver sur autre chose, basculer dans un autre registre et dire que dans ce jeu qui a l'air d'être un jeu de rivalité purement paroxystique, il se joue tout simplement la recherche de l'alliance. À travers la quête d'intérêt et de prestige, ce qui se joue, c'est la recherche de l'alliance et de la paix, et donc la marque de fabrique de toutes les sociétés : on pourrait dire que le don, c'est l'acte politique par excellence. C'est celui qui transforme les ennemis en amis.

C.D. : C'est un magnifique paradigme de pacification !

A.C. : C'est un paradigme de pacification, mais qui n'a rien de gentillet, puisqu'au contraire il part de la tension et de la rivalité inhérente aux rapports humains.

C.D. : Au cœur de cette mécanique il y a la reconnaissance. Est-ce que dans un contexte où on parle souvent de lien rompu à la nature à cause de la modernité, d'absence de reconnaissance, pour reconnaître la nature, est-ce qu'on pourrait engager des pratiques de don et de contre-don avec la nature ? Que pensez-vous de cette idée ?

A.C. : Plutôt du bien a priori ! La question, c'est de savoir de quel type de don et contre-don il s'agit. Ce qu'il faut quand même rappeler c'est que toutes les sociétés traditionnelles ont été dans des relations de don et contre-don avec la nature, fondamentalement. Parce que c'était la condition même de leur survie et donc toutes les sociétés se pensaient comme des sociétés en relation d'alliance avec la nature, avec les animaux mais aussi avec les esprits des montagnes, des rivières, etc. Même plus récemment, une chercheuse comme Jocelyne Porcher a montré que l'élevage traditionnel repose sur une relation de don contre-don avec les animaux de la ferme, avec les vaches qui sont chacune individualisées et qui ont leur nom. Bien sûr, on va finir par les manger, mais pendant ce temps-là, on les nourrit, on les soigne, on les bichonne. Ce sont des choses relativement concrètes. Je pense que ce qui est important, c'est de concevoir que les humains sont dans un rapport de commune naturalité, nous sommes tous partie prenante de la nature, et donc, il faut bien étendre cette relation de don contre-don à la nature, au moins symboliquement.

Et pour le faire, je pense que nous sommes obligés de considérer d'une part que les animaux mais d'autre part, à certains égards, d'autres êtres de la nature sont animés d'une certaine subjectivité. Donc je pense que nous sommes obligés, sous un certain angle de raisonner dans le cadre de ce que je propose d'appeler un animisme méthodologique. Un animisme pour « faire droit » à toutes les croyances traditionnelles qui ont prêté une subjectivité à la nature, aux éléments de la nature, aux animaux, même aux plantes, mais par ailleurs, il y a le paradigme proprement scientifique, naturaliste dirait Descola, et propre à la modernité. Nous sommes tiraillés entre ces deux formes d'universel. Nous avons d'abord un universel que nous pourrions dire phénoménologique ou animiste, nous pensons que le monde est animé, qu'il est animé par des subjectivités qui veulent se manifester, ça c'est une première dimension. Même nos voitures, nous leur parlons : « tu vas avancer ! ». Ça c'est la dimension phénoménologique, que je dirais animiste. Et par ailleurs, nous avons nos approches proprement scientifiques ou scientistes. Deux formes d'universel, qu'il faut savoir conjuguer. Ce qu'on voit de plus en plus c'est que même dans le cadre du champ proprement scientifique moderne, occidental, on commence à reconnaître – je lisais un article dans *Le monde* récemment – des formes de conscience d'animaux, ce qui était inconcevable il y a encore dix ans.

C.D. : Au sein de nos existences nous n'avons donc jamais rompu le lien avec notre milieu naturel

A.C. : Jamais ! Nous parlons toujours à nos chiens, à nos chats, nous engueulons les mouches qui sont là, nous parlons aux moustiques en leur disant d'aller se faire voir ailleurs, etc. Même nos ordinateurs, nos aspirateurs, nos voitures, nous leur parlons d'une certaine manière. Parce que c'est notre condition d'humain en tant que vivant, et en tant que vivant, il faut pour nous que le monde soit animé.

C.D. : C'est la raison pour laquelle nous continuons à nous s'adresser à eux et à elles.

A.C. : Oui ! Continuons à donner à la nature...

Entretien avec Philippe Barry
Président du Syndicat d'Aménagement du Bassin de la Vienne
& Maire de Saint-Priest-sous-Aixe
— 8 janvier 2025

Céline Domengie : Les maires ont coutume de faire leurs vœux de bonne année aux habitants, en janvier de chaque année. Nous allons ensemble déplacer un peu le protocole et adresser ces vœux à la rivière qui borde votre commune, la Vienne. Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette proposition ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire ce pas de côté ?

Philippe Barry : Je suis passionné par la nature et sa protection. Pour moi, la nature, l'humanité, c'est le vivant. Une rivière, c'est le vivant par tout ce qu'elle abrite de faune, de flore, et par son mouvement. L'eau vit, la rivière vit. Elle dépose du sable, elle érode les berges.

Ce qui m'a intéressé dans cette proposition c'est l'approche sensible. C'est parfait, car c'est complémentaire de tout ce qu'on peut faire en matière de protection de la nature et des écosystèmes, en matière d'études scientifiques, d'actions de sensibilisation, de pédagogie. Avoir une approche sensible, c'est fondamental. Adresser ces vœux à la rivière, à la nature, cela m'a tout de suite séduit. C'est un moyen d'interpeller les gens de façon différente. Quand ils vont lire, ou entendre que l'on va faire des vœux à la rivière, cela va éveiller leur curiosité, je pense que c'est très bien d'étonner tout un chacun.

C.D. : La dimension artistique permet-elle de faire ce pas de côté ?

P.B. : Complètement ! Je ne suis pas un spécialiste. L'art, je le vis avec ma sensibilité. L'approche artistique correspond à cette volonté de venir compléter les actions scientifiques et pédagogiques. De plus, elle donne un autre regard, un autre moyen de regarder la rivière. Ici, dans la vallée de la Vienne, il y a des peintres qui ont dessiné les rivières, des compositeurs qui se sont inspirés du rythme des moulins ou du son de la rivière, des poètes qui ont écrit sur la nature. Qu'il y ait une approche artistique et culturelle me semble particulièrement bienvenu.

C.D. : Ne pensez-vous pas que cette dimension artistique est bienvenue car trop souvent le paysage est envisagé dans un rapport utilitaire ? N'a-t-on pas besoin aujourd'hui d'espaces qui échappent à cet utilitarisme ?

P.B. : C'est tout à fait fondamental. Aujourd'hui, certains essaient d'évaluer la valeur économique de la biodiversité, en se disant qu'ainsi on va peut-être mieux la protéger. Cette valeur économique, utilitariste, est complètement réductrice. Récemment, j'évoquais l'importance de préserver les loutres et la question qui m'a été posée m'a laissé pantois : "À quoi ça sert de préserver les loutres ?" La personne qui pose cette question-là a généralement une vision réductrice. Elle estime qu'elle pourrait certainement se passer de la loutre ou de telle plante rare. Mais elle ne voit pas plus loin que son propre quotidien. Cela me désole profondément.

Cependant, je défendrai volontiers une vision utilitariste en disant que tout élément vivant est nécessaire, utile, à l'écosystème. Sauf peut-être l'humain. Si personne ne vivait aux abords de la rivière, il n'y aurait pas de moulins, pas de pêcheurs, pas de canoés, etc. La rivière continuerait à vivre sans aucune difficulté, voire peut-être mieux.

Être en capacité de s'émerveiller devant la nature comme on est en capacité de s'émerveiller devant un monument historique, un tableau de maître ou de peintre local. Émerveillons-nous devant la rivière, en écoutant des chants d'oiseaux, en regardant couler l'eau. Cette approche artistique et la création que vous avez initiée par ces vœux à la Vienne vont contribuer à cet émerveillement. Pour moi, c'est très important.

C.D. : Les gens négligent l'intérêt pour la loutre car ils ne la connaissent pas. Ne faudrait-il pas cultiver la confiance en ce qu'on ne connaît pas ?

P.B. : Combien d'espèces ont disparu avant d'être connues ? Combien vont disparaître avant d'être connues ? Alors quelles ont un rôle dans l'équilibre de l'écosystème et quelles pourraient aussi avoir un rôle - on revient à ce côté utilitariste - dans la production de remèdes ou dans la conception de solutions fondées sur la nature. Ces espèces-là ne sont pas connues ou mal connues. Effectivement, certains s'imaginent qu'elles ne servent à rien et même les qualifient de nuisibles parce que considérées en concurrence avec l'homme, ou parce qu'elles lui rendent la vie plus compliquée. En réalité, si on sort d'une vision anthropocentrée, ce sont des espèces qui ne sont absolument pas nuisibles et qui s'inscrivent dans la chaîne alimentaire et donc dans l'équilibre des écosystèmes.

C.D. : Cultiver le respect de ce qui peut être utile mais pas calculable.

P.B. : Cette approche où tout a vocation à être compté, comptabilisé, pour voir ce que ça peut rapporter, est inquiétante.

C.D. : Avec cette cérémonie des vœux à la Vienne, on va s'adresser à la rivière, à quelque chose qui ne parle pas, dont on ne pourra pas prévoir ni calculer la réponse. C'est une thématique au sujet de laquelle je me suis entretenue avec le sociologue Alain Caillé. Voici un passage de cet échange :

“toutes les sociétés traditionnelles ont été dans des relations de don et contre-don avec la nature, fondamentalement.

Parce que c'était la condition même de leur survie et donc toutes les sociétés se pensaient comme des sociétés en relation d'alliance avec la nature, avec les animaux mais aussi avec les esprits des montagnes, des rivières, etc. (...) Ce sont des choses relativement concrètes. Je pense que ce

qui est important, c'est de concevoir que les humains sont dans un rapport de commune naturalité, nous sommes tous partie prenante de la nature, et donc, il faut bien étendre cette relation de don contre-don à la nature, au moins symboliquement.

Et pour le faire, je pense que nous sommes obligés de considérer d'une part que les animaux mais d'autre part, à certains égards, d'autres êtres de la nature sont animés d'une certaine subjectivité (...).

Nous parlons toujours à nos chiens, à nos chats, nous engueulons les mouches qui sont là, nous parlons aux moustiques en leur disant d'aller se faire voir ailleurs, etc. Même nos ordinateurs, nos aspirateurs, nos voitures, nous leur parlons d'une certaine manière. Parce que c'est notre condition d'humain en tant que vivant, et en tant que vivant, il faut pour nous que le monde soit animé.”

Offrir des choses à la nature, lui parler, c'est quelque chose de tout à fait courant dans les sociétés traditionnelles. Notre geste de vœux à la Vienne s'inscrit dans cet héritage. Qu'en pensez-vous ?

P.B. : Au cours de notre discussion, m'est venu à l'esprit le souvenir du peuple amérindien dont la civilisation m'a beaucoup intéressée, car ils sont très connectés à la nature. Avec le besoin de la nature il y a un profond respect. Un animal tué est un animal remercié. Il ne s'agit pas de ne pas utiliser les ressources naturelles, ce n'est pas la question.

C.D. : Pour finir cet entretien, pourriez-vous me dire ce que vous allez souhaiter à la rivière lors de ces vœux ?

P.B. : Je vais lui souhaiter qu'elle soit respectée et reconnue comme elle mérite de l'être. Je vais lui souhaiter aussi d'être moins agressive qu'elle ne l'est. Je vais lui demander un peu d'indulgence vis-à-vis de certains qui la malmènent parce qu'ils la méconnaissent. Malheureusement aujourd'hui, beaucoup ne sont rusés ou ruisseaux que par intermittence. La Vienne pourrait n'être que lit de rivière, mais elle est rivière parce qu'elle est eau : donc je vais lui souhaiter de pouvoir longtemps continuer à être rivière.

Entretien avec Ludovic Géraudie
Maire du Palais-sur-Vienne
— 4 décembre 2024

Céline Domengie : Les maires ont coutume de faire leurs vœux de bonne année aux habitants, en janvier de chaque année. Nous allons ensemble déplacer un peu le protocole et adresser ces vœux à la rivière qui borde votre commune, la Vienne. Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette proposition ?

Ludovic Géraudie : On habite dans une commune péri-urbaine qui a la réputation d'être une ville dortoir. Il y a très peu d'endroits où on voit la Vienne alors que nous sommes Le Palais-sur-Vienne. Dès que je suis devenu élu, pas maire mais élu, avant j'étais adjoint en charge de l'urbanisme, l'idée c'était de se réapproprier la Vienne, de créer des couloirs de vue et de respiration pour qu'on ne soit pas que le Palais mais qu'on redevienne Le Palais-sur-Vienne. Ce qui m'a séduit c'est l'idée de réappropriation de la Vienne. Il y a une politique urbanistique qui est en cours, qui va être lancée pour que les habitants se réapproprient leur rivière. Parallèlement pour engager ce mouvement vers la rivière nous avons développé des activités, des animations qui nous rapprochent de plus en plus de la Vienne. Nous avons des projets dans le temps beaucoup plus long à mettre en œuvre parce que c'est difficile, parce que nous estimons que la meilleure façon de s'approprier l'eau, c'est aussi de pouvoir se baigner dedans, de permettre aux pêcheurs de revenir sur l'eau, de voir des bateaux, d'en faire un véritable lieu de vie... Se réapproprier l'existant et la nature, cela coûte moins cher que des équipements publics. Il y a tout un cheminement vers lequel nous souhaitons tendre. Ça peut nous sortir de cette vision cité-dortoir afin de devenir une vraie ville où il fait bon vivre, avec une qualité de vie reconnue, et rendre fiers, les habitants du Palais, d'habiter au Palais.

C.D. : Vous avez utilisé un mot « s'approprier l'existant ». Voulez-vous dire que ça touche à l'existence, dans le quotidien des gens, ce que vous voulez travailler ?

L.G. : Bien sûr. Souvent, on ne voit pas ce qu'on a devant les yeux. La Vienne est en contre bas de la ville. Il y a tout un front bâti le long de la route qui fait qu'elle est à côté mais qu'elle est loin des yeux. Donc je voudrais la rapprocher des yeux pour qu'elle redevienne proche du cœur. C'est essayer de recréer les conditions de l'évidence.

C.D. : C'est quoi l'évidence pour vous ?

L.G. : La rivière est une richesse. Il y a beaucoup de communes qui se sont développées autour de l'eau, grâce à de l'activité économique et industrielle. Ici, on a connu une très grosse vague de désindustrialisation, notamment sur des secteurs industriels proches de la Vienne. On a l'impression que la Vienne est abandonnée par les habitants, c'est pour cela qu'on cherche à créer ces aménagements. On a créé des cheminements pour qu'ils puissent se re-balader en bord de rivière, on va créer un parc pour qu'ils puissent être au bord de la rivière, ce sera le long du ruisseau du Palais qui se jette dans la Vienne. Ensuite il y aura des aménagements pour admirer la Vienne, pour pouvoir en profiter. L'évidence, c'est qu'il y a Le Palais-sur-Vienne, mais les gens s'arrêtent souvent au Palais.

C.D. : Vous avez dit que la Vienne est abandonnée par les habitants mais est-ce que ce sont vraiment les habitants qui l'ont abandonnée ? Est-ce que ce n'est pas plutôt ceux qui sont à la tête des entreprises, des activités économiques, des industries, qui ont abandonné la Vienne ?

L.G. : Je ne pense pas que les habitants l'aient vraiment abandonnée mais c'est vrai que tout a été fait pour qu'ils détournent le regard ailleurs. On voudrait leur faire retourner la tête. Ça passe par des choses compliquées comme l'urbanisme, des constructions, des réappropriations d'espace, des règles un peu strictes, mais ça passe aussi par des choses ultra simples comme un feu d'artifice sur l'eau ou des animations festives. Quand on crée des moments de convivialité, les gens se sentent bien près de cette rivière.

C.D. : Nous allons offrir des vœux à la Vienne. La Vienne ne va pas nous répondre, elle ne va pas utiliser de mots. Qu'est-ce que ça déplace, qu'est-ce que ça change de s'adresser à quelqu'un qui ne répond pas par des mots ?

L.G. : C'est un élément naturel, donc peut-être qu'elle va répondre autrement. Aujourd'hui, avec le contexte climatique, on sort d'une période où l'homme pensait maîtriser la nature. Donc, les vœux, ce sera peut-être une forme de respect. Une demande pour que les conséquences des activités humaines ne se répercutent pas trop dans notre espace commun. Si la Vienne pouvait nous épargner de grosses inondations comme on en voit ailleurs...

Il y aussi une question humaine, une question d'urbanisme, et la question d'avoir construit d'une certaine façon dans le passé. Nous avons un héritage qui a des conséquences maintenant. Faire de vœux, c'est aussi une sorte de mea culpa...

Entretien avec Julie Chupin
Présidente de Irrésistible Fraternité
— 11 janvier 2025

Céline Domengie : Dans ma candidature à la résidence IF (Irrésistible Fraternité), j'ai évoqué l'héritage de Saint-François d'Assise qui parlait aux oiseaux et j'ai présenté mon désir de m'adresser à la Vienne. S'adresser à quelque chose qui ne parle pas, c'est engager un geste spirituel, symbolique, métaphorique, esthétique. Est-ce que c'est cela qui vous a séduit dans ma proposition ?

Julie Chupin : Cet appel à candidature de la résidence n'a pas de thématique. Pour autant, il y a tout de même des grandes orientations. D'une part, être tourné vers les problèmes et les réalités qui impactent la planète, la vie des gens et pour lesquelles, les artistes - étant vivants et étant eux-mêmes des gens - sont forcément concernés. Nous essayons toujours d'avoir une approche sociétale - même si le terme n'est pas joli - dans la rédaction de l'appel à candidature. D'autre part, il se trouve qu'au sein du petit écosystème que nous constituons ensemble, il y a un appétit ou une appétence pour la rivière Vienne - appétit ça fait un peu gourmand et possessif -, il y a aussi des artistes qui résident en permanence dans la structure IF qui avaient fait un travail sur les berges de la Vienne à Limoges.

Par ailleurs, j'avais lu *Le fleuve qui voulait écrire*, un livre de Camille de Toledo, qui s'intéresse au fleuve Loire, dernier fleuve sauvage d'Europe. Il a fait l'objet d'un certain nombre d'auditions pour être doté d'une personnalité juridique comme ça a été réalisé dans différents endroits du monde et notamment en Amérique latine, en Amérique centrale, au Canada avec le lac Érié, là où les cours d'eau, les rivières, les étendues et les masses d'eau sont menacés. La Loire est menacée, les menaces ne sont pas forcément visibles. Par exemple, les centrales nucléaires installées sur son cours nécessitent d'être refroidies en permanence ce qui réchauffe la température du fleuve et a un impact sur la faune et la flore. Tous ces petits détails qui ne sont pas forcément visibles par la population ont été mis à jour par cette démarche du Parlement de Loire, lequel a donné lieu à ce livre. En le lisant, je me suis dit que la Vienne est un affluent important, influent, de la Loire et qu'il y a peut-être quelque chose à initier pour notre rivière. Cela m'a donné à réfléchir. J'ai contacté deux personnes ressources dans mon environnement personnel qui sont Philippe Barry, le président du Syndicat d'Aménagement du Bassin de la Vienne, et David Redon qui est un conseiller de la

DRAC. Tous les deux ont dit : "Oui, c'est super ! Il faut qu'on fasse quelque chose". Nous avons commencé à monter des réunions qui s'apparentaient aux auditions du Parlement de Loire, sur des thématiques très diverses : la baignade dans la rivière, la recherche subaquatique, la création artistique sur la thématique de l'eau ; c'est dans ce cadre que nous t'avons repérée et invitée avec ton travail sur le Lot et le *Poïpoïdrome flottant*. Nous avons aussi auditionné le Syndicat de la Montagne limousine qui a organisé en 2021 la Fête dans le chevelu de la Vienne (une enquête populaire sur le bassin-versant de la Vienne-amont) avec un groupe "eau" qui est très actif, très militant. Notre démarche est militante mais elle s'inscrit dans un autre registre, dont je parlerai par la suite. C'est à partir de ce noyau qu'est né l'Appel à la Vienne. Nous avons essayé d'élargir la démarche en agrégeant des personnes. Un débouché s'est orienté vers une commande citoyenne que nous sommes en train de rédiger avec l'accompagnement de Quartier rouge mandaté par la société des Nouveaux Commanditaires. C'est une démarche entièrement tournée vers la définition et la participation citoyennes des projets.

Quand nous avons lancé cet appel à candidature pour la résidence avec cette appétence-appétit pour la rivière, nous avons reçu énormément de candidatures. C'était la première fois que nous avions autant de candidatures, de très haut niveau. Nous nous sommes interrogés. Était-ce du fait d'une paupérisation du secteur culturel qui fait que des artistes venant de loin - parisiens, lillois, marseillais - ont postulé ? Ou bien, était-ce le sujet qui avait rencontré un public intéressé ? Nous avons dérogé à notre fonctionnement habituel face à cette manne d'intérêts en sélectionnant deux projets. Celui du collectif marseillais Terrain vague autour de l'histoire industrielle et industrieuse de la rivière et le déplacement de bois flottés depuis les sources de la Vienne où il y a aussi beaucoup de forêts pour alimenter les fours à porcelaine de Limoges. Ils ont fait venir une grume et il y a eu tout un travail qui s'est engagé autour d'elle. Et nous avons sélectionné ton projet qui est la continuité d'un travail déjà engagé sur le Lot. Quand une artiste arrive avec une trajectoire personnelle, cela montre la qualité de sa production, ce qui est important pour un petit lieu comme le nôtre. Il y a aussi des images qui ont séduit les membres du jury. Le clin d'œil à Saint François d'Assise, du fait que le lieu soit une ancienne fraternité franciscaine, a pu avoir son importance. C'est un lieu où il y a eu des franciscains, où il y a eu des oiseaux...

Il y avait beaucoup de mésanges au début, quand nous faisons des choses dans le jardin, des performances ou des

rencontres, nous étions souvent interpellés par des oiseaux qui nous racontaient leurs vies, avec parfois un niveau sonore qui dépassait le nôtre ! Maintenant nous avons une vieille pie qui nous casse les oreilles et toujours des rouges-gorges qui se pavanent, fiers d'eux !

Quant à la question de s'adresser à la rivière, cela m'évoque une image que j'aime beaucoup, réalisée par le collectif des marseillais pour illustrer l'Appel à la Vienne. C'est un vieux téléphone stylisé où on a un appel de la Vienne : "Qu'est-ce qu'on fait ? On le prend ou on ne le prend pas ?" Je trouve que finalement, c'est un bon titre car par un "appel" on s'adresse à la rivière, mais en même temps, par un "appel" elle peut nous rappeler nos droits et nos devoirs. C'est ce qui était au cœur de la démarche du POLAU pour le Parlement de Loire. Le fait qu'on ait pris la rivière comme un objet à dompter, à maîtriser, pour les intérêts humains : l'électricité, la nourriture, le refroidissement des centrales ; mais en fait on ne lui demande jamais son avis. On s'en sert. On a fait de la rivière un tuyau. On a domestiqué la rivière pour la mettre au service des humains, ce qui pose des problèmes à plein d'endroits. Il ne faut pas oublier que la Vienne a un caractère rebelle et sauvage, qu'elle a pu être dangereuse et qu'elle l'est toujours. Jusqu'à quel point peut-on la domestiquer, l'utiliser, la salir, la détourner ? Ce sont toutes ces questions-là qui ont été travaillées par le Parlement de Loire et que Camille de Toledo poursuit avec l'Internationale des rivières. Nous nous inscrivons un peu là-dedans, à notre petit niveau parce que nous n'avons pas les moyens institutionnels que peut solliciter le POLAU. Nous avançons à notre petit niveau. Il est dommage que cela ne s'élargisse pas davantage. Cependant, ce sont peut-être des choses qui ont besoin d'être travaillées de manière souterraine, comme une rivière parfois, avant de trouver une visibilité.

Dans le cadre de l'Appel à la Vienne et des baignades que nous organisons avec des universitaires, j'aime que chacun arrive avec ses centres d'intérêt et ses objectifs. La baignade à Limoges était pratiquée jusqu'à il y a quarante ou cinquante ans. On apprenait à nager dans la rivière, on se baignait, on faisait des fêtes, on plongeait, on faisait les kékés, etc. C'est toute la vie ludique et festive attachée à l'eau qui s'est arrêtée. Dans le cadre de ce collectif, il y a le désir de réhabiliter la baignade urbaine dans la rivière pour se réapproprier des espaces qui nous ont été confisqués pour nous renvoyer soit dans les piscines municipales - mais cela reste cher - soit dans les piscines privées. Tout le monde ne peut pas avoir son petit pédiluve dans son jardin. La baignade urbaine, c'est l'accessibilité d'un rapport immédiat à la nature. Quand on se

baigne dans de l'eau vive il se passe quelque chose de spécial, en tout cas pour moi, c'est ma sensibilité, il se passe quelque chose de l'ordre d'être "lavé". C'est paradoxal car tout le monde nous dit qu'on va attraper des maladies, et que de ce fait c'est interdit. Il y a ce côté transgression, comme si on faisait un truc de ouf, alors qu'on fait juste quelque chose qui se pratique depuis des millions d'années.

C.D. : Au sein de la résidence, j'ai travaillé à la création d'une cérémonie de vœux à la Vienne. Nous allons la remercier, lui offrir des souhaits. C'est à la fois un don et un contre-don, ce qu'on donne, sous-entend qu'on a reçu quelque chose, qu'on se sent redevable de ce qu'on nous a donné. Avec ces vœux, il ne s'agit pas de prendre quelque chose à la rivière, mais de lui rendre quelque chose pour reconnaître ce qu'elle nous a offert en amont.

Il y a dans ce geste un jeu entre le poétique, le symbolique et le politique, puisqu'il y a dans ce geste la reconnaissance de la place de la rivière dans notre vie commune. J'ai donc décidé de le faire avec des élus dont on va déplacer les habitudes. Ils vont faire comme de coutume leurs vœux aux habitantes et habitants, mais ils vont aussi faire cette cérémonie officiellement, cela souligne la dimension politique de ce geste. Comment envisages-tu cette dimension politique ?

J.C. : Quand on regarde la question de l'eau et des usages de l'eau, on sait d'emblée qu'elle est politique, au sens d'apprendre à vivre tous ensemble dans la cité, puisque l'eau devient une ressource rare du fait du dérèglement climatique. Ce qui pouvait s'organiser dans l'harmonie - et encore - va devenir de plus en plus tendu car chacun va vouloir se disputer un accès à l'eau qui garantisse son intérêt. Par exemple, ceux qui veulent garantir la présence de poissons pour pêcher, ceux qui exploitent le lit de la rivière pour en retirer des cailloux dédiés à la construction de routes, ceux qui ont besoin de l'eau de la rivière pour abreuver des bêtes, pour arroser des cultures, certaines insatiables en eau, ceux qui veulent refroidir la centrale de Civaux.

La Vienne est particulière. C'est une drôle de rivière de mon point de vue. Elle est peu profonde, elle est plate, pas trop navigable, elle est sombre, elle a des sédiments qui l'assombrissent. Elle est à l'image du caractère des gens d'ici : secrète mais sympa quand même. Elle est un peu mystérieuse parce qu'il faut trouver la source, il n'y en a pas qu'une, il y en a trois. Elle est le reflet de la végétation qu'elle traverse, c'est pour cela qu'elle est plus noire. Elle est chargée de l'identité du

terroir qu'elle sillonne. Finalement, elle n'a pas été domestiquée tant que ça.

Effectivement, on fait des vœux à la population, on fait des vœux aux corps constitués, où l'on se félicite de ce qu'on a fait, où l'on se donne des objectifs, où l'on s'encourage, où l'on s'exhorte collectivement, où l'on s'observe, on regarde qui est là et qui n'est pas là ; bref, c'est un peu la comédie humaine. Faire des vœux à la rivière, c'est approcher la question des vœux différemment et je comprends très bien que cela ait pu plaire à certains élus car c'est aussi une façon d'accompagner les réflexions qu'on peut avoir sur la transition écologique, sur les travaux qu'on doit nécessairement mener sur l'assainissement, la ZAN - Zéro artificialisation nette - qui sont des choses très rebutantes d'un point de vue administratif et technique mais qui ont pour objectif une amélioration de notre milieu de vie. C'est tellement décalé des attentes et des centres d'intérêt de la population, que faire des vœux à la rivière c'est aussi une façon d'amener de la sensibilité dans des objets politiques qui sont très arides. Faire ce geste décalé, traduit la volonté d'initier des choses très différentes dans les comportements à l'égard de la rivière. C'est insupportable de voir qu'il y a des gens qui sont encore capables de jeter un papier, un bout de plastique dans la rue, sachant que tout va dans la rivière puis que tout va dans la mer. À Aix-sur-Vienne, il y a un panneau où est inscrit : "Ici commence la mer". Je trouve cela très fort pour faire prendre conscience.

C.D. : En amont de la cérémonie, à la médiathèque du Palais-sur-Vienne, une exposition présente *Chôra*, la sculpture où les habitants et habitantes peuvent déposer leurs vœux pour la Vienne. Cette exposition s'ouvre par une conversation publique intitulée "Ça nous regarde". Que penses-tu de cette formule ?

J.C. : Ça nous regarde... La Vienne nous regarde la saloper, et nous, ça nous regarde de faire attention. Ça commence là. On ne peut pas être respectueux des humains, on ne peut pas demander aux jeunes de respecter les institutions par exemple, si par ailleurs on ne respecte pas son milieu de vie.

C.D. : Quel est l'intérêt de l'art dans cette histoire ?

J.C. : La médiation. Les techniciens de l'eau, les élus, ou bien les gens qui sont chargés de protéger la ressource en eau sont souvent démunis pour faire comprendre l'importance de tout ce qu'ils font. Une œuvre d'art, un travail fait avec des

élèves et des artistes, une allégorie qui va être déposée dans le paysage et qui va être discutée, ça va aider à faire comprendre les buts. C'est la sensibilité qui permet de faire émerger les questionnements.

C.D. : C'est quoi la sensibilité ?

JC : C'est de trouver un truc beau, un truc qui nous émeut, un truc qui nous fait réfléchir mais qui n'est pas un bouquin ou un texte théorique. Quand j'en ai parlé avec Philippe Barry et David Redon, ils ont dit : "Quand on est à bout d'arguments pour faire passer des choses, l'art peut prendre le relais".

C.D. : Quand on est à bout d'arguments, qu'on ne sait plus dire, quand on touche la limite de la langue, peut-être qu'on a besoin qu'elle devienne autre chose qu'un outil de communication. C'est justement quand elle n'est plus réduite à une fonction de communication, quand elle est équivoque, qu'elle nous permet de comprendre, de saisir, de sentir la complexité du réel. Si la science cherche une vérité univoque, la poésie ou l'art, créent de l'équivocité.

À l'occasion de la cérémonie des vœux, sais-tu déjà ce que tu vas souhaiter pour la Vienne ?

J.C. : Je ne vais pas te le dire car un vœu ça ne se dit pas si on souhaite qu'il se réalise.

Cette publication a été conçue durant la résidence à Irrésistible Fraternité & .748, avec le soutien du Ministère de la Culture - DRAC Nouvelle-Aquitaine, de l'association Le Belvédère et du Syndicat d'Aménagement du Bassin de la Vienne.

Immense merci à Philippe Barry, Maire de Saint-Priest-sous-Aixe et Président du syndicat d'Aménagement du Bassin de la Vienne, à Ludovic Géraudie, Maire du Palais-sur-Vienne, pour leur implication et leurs témoignages, ainsi qu'à Julie Chupin et Patrick Loire pour leur hospitalité inconditionnelle au sein d'Irrésistible Fraternité.

Papier de couverture :
Moulin du Got (Saint-Léonard-de-Noblat)
Création graphique : Hervé Brisse
Relecture : Elvire Lario

Janvier 2025